

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

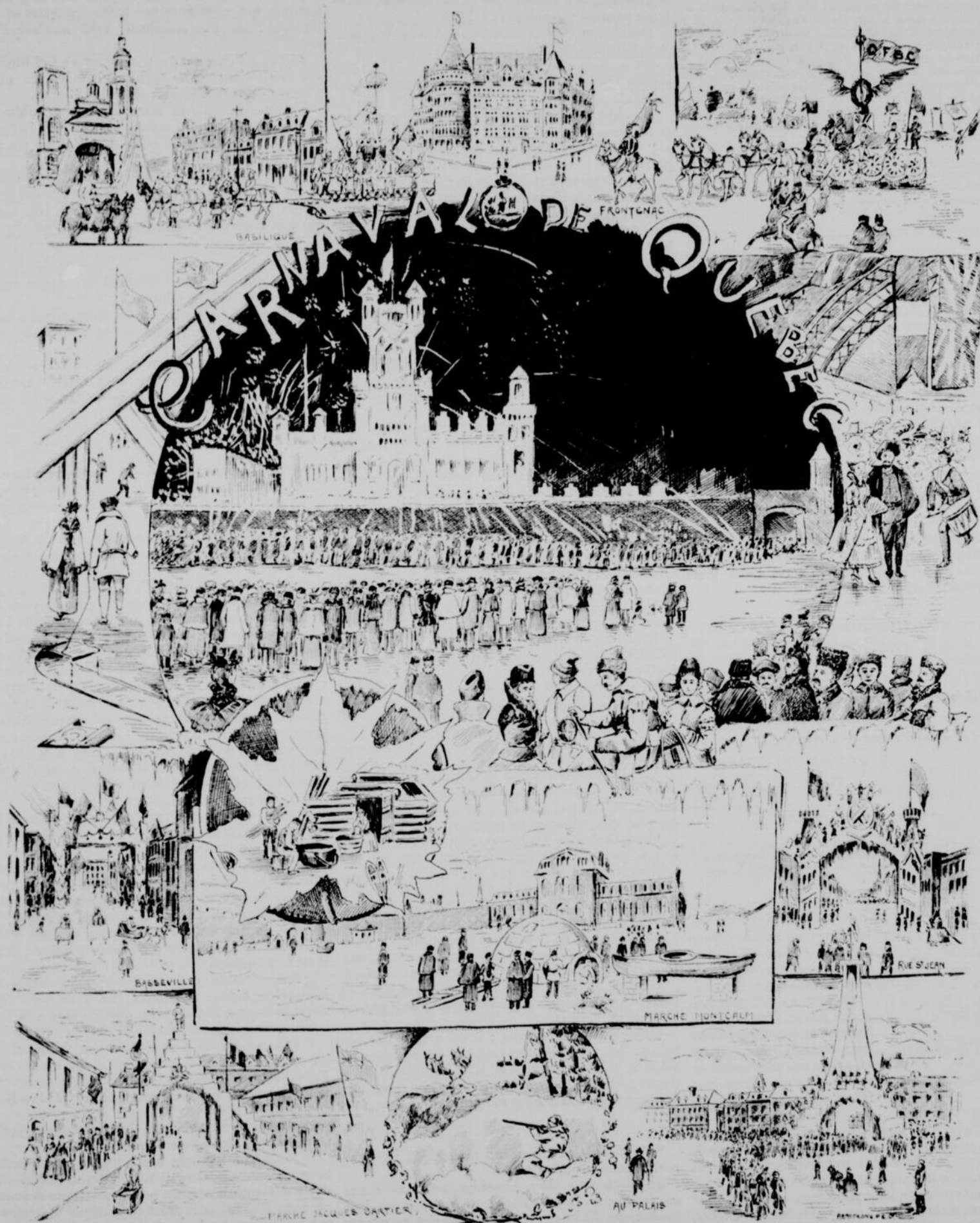
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 510 - SAMEDI, 10 FEVRIER 1894

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
 Tarif spécial pour annonces à long terme



VUES DES PRINCIPALES ATTRACTIONS DU CARNAVAL DE QUEBEC  
 DESSIN DE LA CIE ARMSTRONG D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. BEAUDRY

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 FEVRIER 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique, par Hermance.—Carnet du "Monde Illustré."—Nouvelles canadiennes: Les étrennes de Josephite (avec gravure), par Régis Roy.—Le carnaval de Québec.—Primes du mois de janvier: Liste des réclamants.—Poésie: Le semeur, par Louis Veillot.—Nouvelle: La peur, par Emile Gaillot.—Chronique trifluvienne, par Gérard.—La femme au foyer, par J. O. D.—Le lieutenant de vaisseau Degoney (avec portrait)—Propos du docteur.—Causerie carnavalesque, par Fauvette.—Les troubles en Sicile.—Notes et faits: Variétés judiciaires: Vieux proverbes: Apologues: Les disparus de 1893.—Nouvelles à la main.—Galerie échiquenne.—Feuilletons: En famille et les Mangeurs de feu.

GRAVURES.—Canada: Vues des principales attractions du carnaval de Québec.—Italie: Les troubles en Sicile.—La leçon de patinage.—Portrait de M. John Henderson.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit:

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tiroir 1070, Montréal

## ENTRE-NOUS



LADY Aberdeen vient de publier ses notes de voyage dans un charmant volume intitulé: *Through Canada with a Kodak*.

Comme l'a dit une Anglaise d'esprit: "C'est un livre qu'on lit volontiers un jour sombre, comme nous en avons eus tant cette semaine, car sa reliure renferme un rayon de soleil de printemps."

Bien que tout soit à lire dans ce journal de voyage, je ne m'occuperai, pour le moment, que de ce qui nous intéresse plus particulièrement, de ses réflexions à notre sujet et sur notre province.

Québec enchante lady Aberdeen.

Aucuns mots ne pourront jamais décrire Québec, dit-elle dans son enthousiasme; et vous devez essayer de vous en faire une idée d'après les dessins que nous vous donnons. Nous l'avons vu par tous

les temps: dans la lumière incertaine et rosée de l'aurore, à notre arrivée; puis, au milieu des hurlements de la tempête; une autre fois, quand ses clochers étincelaient au splendide soleil de midi; puis encore, alors que les tons gris de ses vieux pignons se transformaient aux lueurs du crépuscule. Québec produit une étrange fascination sur le visiteur; il le transporte dans le passé, qu'il le veuille ou non; le milieu qui l'entoure le domine et c'est la seule ville, à mon sens, qui puisse exercer sur ses enfants le même charme, indéfinissable et puissant, que produit sur nous, Ecossais, notre incomparable "Auld Reekie."

Des choses, lady Aberdeen passe aux hommes, et voici comment elle nous juge:

"Un mot des Canadiens français. C'est un peuple économe, satisfait, religieux et respectant les lois."

Un Français aurait dit: craignant Dieu et les gendarmes.

"L'air de la France moderne n'est jamais arrivé jusqu'à eux et ce sont encore les mêmes simples paysans normands et bretons qui sont venus il y a des centaines d'années."

Lady Aberdeen tombe dans l'erreur commune à bien des voyageurs qui persistent à ne voir dans les Canadiens que des gens qu'une fée aurait touchés de sa baguette, il y a deux cents ans, pour les endormir, comme dans la "Belle au bois dormant," et qu'eux, touristes, ont réveillés tout à coup, en arrivant au pays.

Et ce jugement erroné a été fait et répété tant de fois qu'il est presque impossible de les convaincre du contraire.

Au fait, nous voyons tous les jours des étrangers qui prétendent avoir découvert la terrasse Frontenac.

"Les Canadiens ajoutent l'auteur, sont très soumis aux prêtres, qui exercent une grande influence sur eux et leurs affaires de famille. Les règles sont très strictes, pour la danse, les promenades en raquettes et autres amusements. Elles de viennent cependant moins sévères. Par exemple, il y a cinquante ans, il était absolument défendu de manger de la viande pendant les quarante jours du Carême, ce qui était souvent bien dur, dans un climat aussi rigoureux. Cette loi n'est plus aussi sévère depuis quelques années."

Voilà un passage qui n'est pas tout à fait exact, mais, passons.

L'habileté des colons québécois l'étonne; la calèche donne matière à une description très spirituelle de ce véhicule.

Montréal ravit lady Aberdeen; l'hôtel Windsor et la montagne lui fournissent le sujet de deux pages fort bien senties.

\*\* Pendant son court séjour à Montréal, lady Aberdeen a passé une soirée chez sir Donald Smith, un des millionnaires les plus généreux et les plus sympathiques de notre pays.

Cet enfant de la laborieuse et intelligente Ecosse, qui a produit tant d'hommes éminents, est une preuve vivante de ce que peuvent le travail et l'énergie. Au début de la vie, petit employé de la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, égaré, perdu ignoré au petit poste de Mingan, il est devenu le chef de cette armée de trappeurs, de chasseurs, d'employés qui règne sur l'immense territoire du pays des fourrures de l'Amérique du Nord.

C'est de plus un financier hors ligne qui a eu l'esprit que nombre de journalistes n'ont pas, de devenir millionnaire.

Ce n'est pas un parvenu; il est arrivé par son talent, les circonstances aidant, bien entendu, mais il sait employer l'or que la fortune lui a donné; chaque fois qu'on s'adresse à lui pour une bonne œuvre, son chèque est prêt.

\*\* Mais, je m'éloigne de mon sujet, par sympathie pour ce philanthrope.

Je disais que lady Aberdeen avait passé une soirée chez sir Donald Smith, et son récit est charmant; elle dit le plus grand bien des personnes qu'elle y a rencontrées et surtout de cet excellent homme, le père Lacombe, le missionnaire bien connu de tous ceux qui ont été mêlés d'une ma-

nière ou de l'autre, à la rébellion du Nord-Ouest.

Elle a bien compris le caractère de l'oblat qui a consacré sa jeunesse, sa vie, à ses chers sauvages, comme ils les appelle, et dont l'influence est si grande dans les prairies.

\*\* Lady Aberdeen donne une courte description de la splendide résidence de sir Donald Smith.

Elle visite sa galerie de tableaux et remarque la présence d'une toile due au pinceau d'un peintre français, qui représente une scène française et catholique: *Les Communautés*, sans nommer l'artiste.

Je l'en félicite, car la photogravure qui illustre son livre donne une pauvre idée de ce chef d'œuvre de l'art moderne, de Jules Breton.

Les illustrations, du reste, sont très faibles et ne sont pas dignes du texte. Ce n'est pas la faute de lady Aberdeen, je le sais, mais l'édition n'a pas été à la hauteur du sujet.

Après Montréal, l'auteur se dirige vers l'Ouest où je ne la suivrai pas aujourd'hui; mais, je le répète, tout est à lire dans ce livre, très bien écrit, qui a sa place dans toutes les bibliothèques.

\*\* Corbett a battu Mitchell et a gagné vingt mille dollars en huit minutes.

Sullivan a été battu par sa femme, qui a tapé dur et ferme sur son seigneur et maître, à coups de manche à balai.

Avoir été le champion du monde et se faire battre par une femme (!), c'est raide. Décidément, sa couronne est tombée de lance en queue.

\*\* En parlant d'hommes forts, je pense à l'Homme Canon, actuellement député français, qui ne ressemble en rien à ces vulgaires assommeurs anglais et américains.

Voici quelques renseignements que je trouve dans un journal français, sur ce nouveau législateur:

"M. Vuillod, le véritable nom de celui qui s'est rendu célèbre à Paris sous le pseudonyme de l'Homme Canon, n'est pas un inconnu dans l'arrondissement de Saint-Claude. Il est conseiller municipal depuis dix ans au moins. A vingt ans, le 5 août 1870, M. Vuillod était brigadier-fourrier au 5e cuirassiers à l'escadron de dépôt; ne pouvant en cette qualité, partir immédiatement à la frontière, il rendait ses galons et entra comme simple cavalier de 2e classe dans un escadron actif; en cette qualité, il prenait part à la charge célèbre des cuirassiers de Reischaffen, où il était blessé au bras gauche par un éclat d'obus.

"Voilà qui n'est pas mal, n'est-ce pas?"

"Chez son père, propriétaire aisé de Lons-le-Saulnier, à la fois boulanger et propriétaire de vignes, il fut successivement mitron et vigneron; puis il s'établit marchand de vins en gros et épousa Mlle Arbel. Il habitait alors Saint-Lupicin, près de Saint-Claude, où en qualité de conseiller municipal, il faisait ses débuts dans la vie politique.

"Le nouvel élu habite, depuis peu de mois, place Denfert, au-dessus d'un café de France, dont il est le propriétaire.

"D'une haute stature, les épaules larges et fortes, la poitrine puissante; les yeux sont très doux, le front très large, la physionomie à la fois intelligente et bon enfant.

"Il a raconté le plus simplement du monde à un de nos confrères comment il est entré aux Folies-Bergère. Sait-on seulement, dit-il, comment je fus amené à me faire engager aux Folies-Bergère?"

"—Je ne crois pas; sans doute parce que votre commerce de vins en gros périssait."

"—Eh bien! pas du tout, reprend mon interlocuteur, mes affaires étaient prospères. Mais voilà, il y a quelque chose d'un peu excentrique dans ma nature. J'ai toujours aimé et pratiqué la gymnastique: la nature m'a doué d'une certaine force qui a été appréciée, mais que moi-même j'apprécie peu.

"Cependant, je m'en suis servi: un soir, je déclarai devant des amis qu'on peut arriver à des

choses invraisemblables au moyen de l'entraînement. L'un d'eux, sceptique, répliqua :

— Vous n'arrêteriez pas un boulet de canon, par exemple !

— Je prétendis aussitôt que ce'a pouvait parfaitement se faire, à la condition de bien prendre soin de doser convenablement la charge de poudre. Un pari s'engagea promptement : l'enjeu était une bouteille de bière, un gain bien modique, comme vous voyez ! Il avait été convenu que j'aurais deux mois pour réaliser ce que j'avais affirmé être possible.

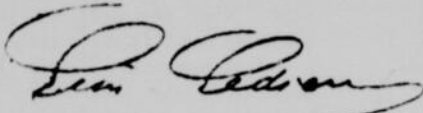
— Au bout d'un mois et demi j'avais fait fondre un canon : je réussissais l'expérience, j'avais gagné mon pari.

— Vous n'avez jamais été blessé par le boulet ?

— Si, quelquefois, mais les blessures étaient insignifiantes.

Vuillod m'établit alors, en quelque sorte, chiffres en main, comment il a pu parvenir à ce tour de force et d'adresse : il prend un papier, me fait le dessin d'un canon, puis il pose et résout un véritable théorème de géométrie.

J'avoue que je suis très séduit par la netteté de ses explications et la précision de sa parole : le député de Saint-Claude n'est certainement pas un homme banal.



## CHRONIQUE



Qui est chargé de la chronique religieuse du MONDE ILLUSTRE ?

Pour cette fois, et ce ne sera pas la première, c'est moi.

Mon Dieu ! ce genre ennuierait-il les lecteurs habitués du MONDE ILLUSTRE ?

Car il est la partout notre journal : chez le jeune, chez le vieux ; chez l'humble, chez le mondain.

Eh bien, je suis facile, et vous allez le voir : on me lira ou on ne me lira point, *ad libitum*.

Il en reste tout plein des colonnes agréables et fort intéressantes.

Partout, quand l'archet s'est lassé entre les doigts du chef d'orchestre, quand la dernière polka a battu sa dernière cadence, quand la dernière valse a enivré son dernier valseur, quand, d'un carnaval bien rempli par toutes sortes de frémissements vertiges, la dernière heure est tombée, comme tombent, chaque année, toutes nos fièvres, tous nos rêves, toutes nos illusions, quand nous sommes entrés en ces jours où l'Eglise, après nous avoir permis beaucoup de licences, veut nous engager à penser sérieusement aux grands devoirs, ne fait-il pas bon de remplacer les parfums capiteux par ceux de l'encens et de laisser descendre en son âme, après tant de griseries mondaines, l'ivresse des ivresses : celle que l'on peut savourer longuement sans risquer d'y laisser quelque chose de sa naïveté, de son calme bonheur ? . . .

Un jour de ces semaines dernières, la gracieuse chapelle Notre-Dame de Lourdes avait convié tout un monde à une de ces fêtes auxquelles se mêlent et se retrempe le cœur et l'âme.

Les invitations étaient lancées depuis quinze jours déjà, et jamais hôtesse ne s'est faite si souriante et si belle pour accueillir des visiteurs.

Nous étions là un très grand nombre de personnes, et bien mal avisée aurait été celle qui se serait crue dans une promiscuité indigne de sa distinction.

Il s'agissait de la fête de Sainte-Agnès, patronne de la Société des Enfants de Marie.

M. le curé de Saint-Jacques voulut prendre sur ses occupations nombreuses de ce jour pour honorer la société de sa présence et lui adresser la parole :

— Je vais, dit-il, vous entretenir d'un sujet qui vous étonnera peut-être, mais qui est pour vous d'une importance capitale :

Mesdemoiselles,

Méfiez-vous des hommes !

Et grands dieux ! à quoi bon trente-six chemins !

Le directeur spirituel d'un cercle de jeunes gens — et quand j'écris *spirituel*, je l'entends dans les deux acceptions du mot — n'a-t-il pas pris sa voix la plus grave, la plus profonde pour s'adresser ainsi à son auditoire d'élite, il y a quelque temps passé.

— Mes amis, leur dit-il, méfiez-vous des femmes !

Qu'a-t-il pu ajouter, ce savant abbé ? Je n'en sais rien.

Mais si un homme averti en vaut deux, que dire donc d'une femme sous la même circonstance ?

Et certes, M. le curé de Saint-Jacques a très bien traité son sujet.

— La femme, a-t-il continué, est la brebis de la bergerie ; timide et craintive — hélas ! curieuse un peu — que le plus léger bruit met en éveil, qui veut voir et . . . être vue.

— L'homme, c'est le loup ! . . .

Oui, messieurs, le loup ! monsieur le curé l'a dit : « le loup ! qui discrètement d'abord vient reconnaître le terrain, puis, qui, enhardi par la séduction de sa proie, fond sur elle.

— Mesdemoiselles, méfiez-vous des hommes ! »

Je ne veux pourtant pas paraître méchante, et je n'ai pas la prétention non plus de pouvoir citer textuellement monsieur le prédicateur puisque je n'ai pris aucune note à l'ors, mais je puis dire que son texte, il l'a traité paternellement, et en maître sur l'expérience de la vie réelle ?

— Ya-t-il des bons loups et des mauvais loups ?

Je l'ignore.

Mais il paraîtrait qu'il y a des hommes bons et des hommes mauvais.

C'est encore monsieur le curé qui l'a dit.

Et ce n'est qu'envers cette dernière catégorie que les filles à marier doivent être en garde.

Calmez-vous, braves jeunes gens, qui avez toutes les qualités et toutes les aptitudes nécessaires pour faire des maris modèles.

Mais ce qu'il en faut de ces qualités et de ces aptitudes !

Si un jeune homme est sans principes de religion ou de morale, — et comment séparer l'une de l'autre ! — il faut l'éloigner.

Si un jeune homme est adonné à l'intempérance, inutile pour la jeune fille de dire : *je le convertirai !* A l'âge où un jeune homme se marie, son éducation est faite, si elle est mauvaise, rien n'y fera. Il faut l'éloigner.

Si un jeune homme ne sait être digne en la présence d'une jeune fille, ne sait la respecter et se respecter lui-même par ses paroles, ses manières autant que par ses actions : — au large encore celui-là.

Etc., etc., etc.

Puis la jeune fille ! N'a-t-elle pas aussi une ligne de conduite à observer, et à observer scrupuleusement envers elle-même ?

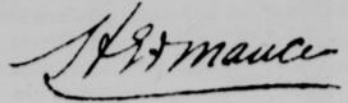
Mais je ne vais pas être aussi indiscret et répéter, comme un perroquet, tout ce qui s'est dit là, à huis clos, dans cette assemblée où le sexe barbu n'a pu faire faiblir la consigne et se faire représenter par le plus insignifiant des atomes.

Le chant et la musique ont été à la hauteur de la fête, et l'organiste dévouée, qui est aussi la directrice du chœur, je crois, a droit à une part sensible de reconnaissance chez les Enfants de Marie, puisque, malgré les circonstances exceptionnellement douloureuses qu'elle a eues à traverser, le devoir l'a trou-

vée là toujours, accomplissant, avec cette fatigue que l'on sait, la tâche qu'elle s'est imposée depuis de si longues années déjà.

Donc, après avoir payé notre tribut d'hommages à monsieur le curé de Saint-Jacques pour les sages avis qu'il nous a donnés, faisons aussi la part du directeur zélé de la Société des Enfants de Marie pour tout ce qu'il a mis de sien dans la solennité de cette fête de Sainte-Agnès.

A l'organiste, notre large part aussi de remerciements et de sympathies.



## CARNET DE LA CUISINIÈRE

M. l'abbé Paquette, de Québec, vient de faire paraître un volume de commentaires sur la *Somme* de saint Thomas.

Le mariage est une chose sérieuse en Australie. Les tribunaux viennent d'en annuler un parce que la femme avait trompé son mari . . . en se rajournissant de quinze ans !

M. l'abbé Blanchard, curé de Saint-Hilaire, a donné sa démission, pour cause de mauvaise santé. Il sera désormais chapelain des sœurs de la miséricorde à Saint-Hilaire.

Un article du *Pall Mall Gazette* a causé beaucoup d'émotion en Angleterre, en annonçant que M. Gladstone donnerait sous peu sa démission. Le glorieux vieillard est actuellement en France, à Biarritz. Rien cependant n'est encore venu confirmer cette nouvelle à sensation.

On a célébré, la semaine dernière, les funérailles de la Révérende Sœur Sainte-Aldégonde, de la Congrégation de Notre-Dame. Son nom de famille était Marie Murphy, et elle était sœur du Rév. P.-J.-Marie Murphy, Trappiste, à Montréal, et de MM. Murphy Frères, de cette ville.

*Phipps devant Québec.* — Tel est le titre d'un nouvel ouvrage historique dont on annonce l'apparition prochaine.

L'auteur, M. Ernest Myrand, un québécois, a su donner à son ouvrage un puissant intérêt, et bannir de son style la froideur qui règne ordinairement dans ce genre de recherches historiques.

La station du carême, à Notre-Dame, sera prêchée, cette année, par M. l'abbé de Montigny, chanoine de Bordeaux (France). Ce prédicateur, dont la renommée est déjà bien établie là-bas, s'est embarqué samedi, le 22 janvier, pour le Canada, avec M. l'abbé Collin, supérieur du Séminaire de Montréal. Ils seront arrivés ici, probablement, au moment où paraîtront ces lignes.

PETITE POSTE EN FAMILLE — *Ludo*, Montréal. — Reçu votre lettre et votre poésie. Ni vos précédents articles, ni votre dernière poésie n'ont pu être acceptés.

J. Laros, Halifax. — Merci pour votre dernier article qui paraîtra prochainement, si possible.

Ce n'est pas le respect qui s'en va, mais tout ce qui est respectable. — J.-J. WEISS.

# NOUVELLE CANADIENNE

## LES ETRENNES DE JOSEPHTE



Le jour naissait. Six heures allaient bientôt sonner chez M. Pierre Latour, cultivateur, demeurant à quatre lieues de Montréal. Mil-huit cent quatre-vingt-treize exhalait son dernier soupir : le jour qui commençait était le 31 décembre, et, en ce moment, il n'y avait dans la maison que Mme Latour, occupée à pré-

parer le déjeuner de son seigneur.

La pièce où elle était servait de cuisine et de salle à manger ; tout était propre et luisant, mais modeste, criant misère, quoique le propriétaire fut réputé riche.

Le poêle sur lequel elle faisait frire une maigre omelette était craqué à plusieurs endroits ; la lampe qui éclairait cet intérieur permettait de lire sur le visage mince et pâle de la ménagère la peine et le souci, la vie rude et laborieuse ; les catalogues qui couvraient le plancher avaient été souvent reprisés et, n'en pouvant plus, s'en allaient en lambeaux. Mme Latour n'avait pas ce qu'il lui fallait pour les remplacer par d'autres, et son époux avaricieux ne lui voulait pas acheter de tapis.

Tout à coup, des bruits de pas dehors, sous lesquels la neige craquait, se rapprochèrent de la maison, et bientôt un homme entra tenant de la main gauche un fallot allumé, qu'il éteignit, et de la main droite il portait une grande chaudière pleine de lait, que *Rougette* et *Caillette* venaient de lui céder de leurs mamelles gonflées.

— Eh ben ! vieille ! dé-pêche-toé ! I' faut que j'sois à Montréal pour huit heures, et du train qu'tu vas, j's'rai pas rendu à dix !

— C'est-i' d'ma faute ? Fallait te l'ver plus d'bonne heure et allumer l'poêle à temps ; ton déjeuner s'rait paré i' a un' bonne *escousse*.

Elle dit ceci calmement, comme si elle lui débitait un beau compliment. Depuis longtemps, l'avarice de son mari, et, partant de là, son indifférence à tenir sa maison sur le même pied que dans les premières années de son mariage, dans sa hâte d'accumuler, avait apporté dans le ménage une froideur qui fit trouver la vie pesante à Josephte, et finalement elle vaquait à ses occupations quotidiennes, machinalement, sans goût, sans plaisir. Au début, la vie à deux leur avait souri. M. Latour avait eu de son père un joli morceau de terre, et avec ce que son épouse apportait en dot, les jeunes gens pouvaient envisager l'avenir avec assez de confiance, car ils étaient travailleurs et courageux. Il fallait être prévoyant en commençant et économiser pour les cas imprévus, et puis, Pierre aurait peut-être des héritiers ?... Quelques années se passèrent ainsi, mais aucun petit ange ne vint compléter leur bonheur. Pierre avait dit un jour, lorsque une bonne occasion se présenta d'acheter un lopin de terre voisin :

— Achetons-le ! Ça s'ra pour nos enfants.

Et son domaine s'augmenta ainsi.

Voyant enfin qu'il n'aurait pas de postérité, il n'en continua pas moins à amasser... pour leurs vieux jours, disait-il, et enfin l'amour des pièces blanches et jaunes le gagnant tout à fait, il devint avare. Et dès lors, le bonheur s'enfuit de ce foyer. Il y avait vingt ans de cela : vingt ans peu gais, et la vie n'offrait plus à Josephte aucun charme.

Pierre prit place à table en disant : — Fâche toé pas, la mère ! J'dis pas qu'c'est d'ta faute, mé, c'qu'est curieux, c'est qu'orsque j'veux aller en ville j'su' toujours en r'tard.

Elle versa, dans une assiette jaunie et craquée, l'omelette cuite et se mit à déjeuner.

— Après a'oir fourni mes pratiques, aujourd'hui, j'vais aller voir M'ame Chabot. Ça va y faire son deuxième mois d'loyer qu'a' me doé, et j'l'ai ben avertie l'mois passé, quand j'y ai été pour collecter, que si à m'payait pas aujourd'hui pour les deux mois, que j'là frais saisir et que j'là mettrais d'hors.

— Tu d'vrais a'oir honte, Pierre, pour une quinzaine de piastres charger ton âme d'un tel méfit !

— Viens don' pas ! Tu pourrais tout' donner, toé ! Si on pense pas pour nos vieux jours, j'voudrais ben sa'oir qui's qui y pens'ra ? I' faut mettre d'argent d'côté pour c'temps-là. Et p'is, les gens d'la ville, quand arrive l'jour de l'an, s'i' dépensent pas tant pour d'la boisson et toutes sortes de choses inutiles, i' en s'raient qu'mieux.



Il monta dans son traîneau, à la porte du restaurant. — Page 484, col. 3

— Oui ! mé, M'ame Chabot est un'pauvre veuve, et ça lui a pris ben d'argent pour payer l'docteur et a'oir des r'mèdes pendant la maladie d'son mari. Elle a dû s'endetter, et d'puis qu'son vieux est mort, a' travaille pour tout acquitter.

— Qu'a' paie son loyer, alors !

— O'ons, Pierre, soi' plus généreux. Si a' t'paie pas c'te fois icitte, accorde lui encore un mois !

— Ah ! ben non ! Tant pis pour elle ! I' m'fait mon argent, moé.

Et, en disant cela, il mordit méchamment dans son pain. Le repas se finit en silence.

\*\*\*

En homme pratique, notre cultivateur, en même temps qu'il allait collecter le loyer dû, emportait à Montréal, pour vendre à sa clientèle, toute une traine de dindes, oies, etc., et toute la matinée passa dans cette distribution. Il alla prendre son dîner dans un restaurant à bon marché de la côte Saint-Lambert.

Pendant qu'il mangeait, deux hommes prirent place à la table voisine et, comme ils s'entretenaient à haute voix, notre cultivateur entendait tout ce qu'ils disaient. Le sujet de leur conversation roulait sur le décès d'un vieillard qui, sa vie

durant, avait économisé, épargné, se privant de beaucoup de choses et se donnant bien de la peine afin d'avoir une bonne aisance pour ses vieux jours. Il venait de mourir à soixante ans, continuant toujours la même idée vers le même but. Ses biens, qui lui avaient tant coûté de privations, de misère al'aient passer entre les mains de ses héritiers : des frères, des sœurs, etc., car d'enfants il n'en avait point. Ces jeunes gens, aujourd'hui, se promettaient une existence douce et facile et riaient du vieil avare qui n'avait su jouir de ses richesses.

On comprendra facilement que ces paroles impressionnèrent fortement M. Latour et lui donnèrent beaucoup à penser. Son dîner fini, il monta dans son traîneau à la porte du restaurant et se dirigea lentement vers la rue Mignonne, où demeurait cette pauvre veuve. Il débattit en lui-même longuement quelle ligne de conduite il devrait suivre à l'avenir. La lutte entre l'avarice et de meilleurs sentiments fut rude, mais enfin le Bon l'emporta sur le Mauvais.

En réponse à son coup de sonnette, chez Mme Chabot, une petite fille, — l'unique enfant de la veuve, — vint ouvrir. Elle eut un peu frayeur en voyant le visage aux traits durs de l'avare. Celui-ci sans doute, s'en aperçut.

— Ne crains pas, ma p'tite, lui dit-il en tâchant d'adoucir les aspérités de sa voix. N'aie pas peur, ma belle ! J'te mang'rai pas ! Ta mère est y icitte ?

— Oui, monsieur. Entrez ! Et elle lui offrit une chaise pour s'asseoir. Vous désirez voir maman ? Voulez vous me d're votre nom s'il vous plaît ? Je vais aller lui dire que vous voulez la voir. Elle est occupée en ce moment, mais elle va venir bientôt.

— Laisse faire mon nom, va toujours.

Et l'enfant s'en alla annoncer à sa maman qu'un homme, mis en campagne, aux traits durs et à la voix rude, désirait lui parler. La femme trembla. C'était là le portrait de son propriétaire qui venait certainement chercher le loyer dû pour novembre et décembre. Elle ne pouvait le payer ; que dirait-il ? que ferait-il ? L'huissier, la saisie, cette bête noire

des pauvres gens ; puis... dans la rue... sans gîte, sans le sou ! Où aller ?... Et son enfant bien-aimée en mourrait. Oh ! comme elle souffrit à cette pensée ! L'année nouvelle ne commencerait pas heureusement pour elle. Ne pourrait-elle pas obtenir grâce encore pour un mois ? Qui sait ? d'ici là elle ne gagnerait pas assez pour payer

un terme au moins, et pouvoir ainsi demeurer dans la maison en obtenant un autre délai ! Oh ! elle allait lui parler, le supplier ; sûrement son cœur maternel trouverait des accents assez éloquents pour émouvoir le vieil harpagon.

Elle se rendit dans la chambre d'entrée où l'attendait M. Latour.

Chez la couturière, tout était bien propre et à sa place. Le mobilier était humble, mais paraissait bien, et le bonhomme le remarquant, se disait :

— C'est pas ben traître, mé pourtant ça réjouit l'œil. Si c'était comme ça chez nous ? Si Josephte le voulait ! Ah ! oui ! bougre ! faut ben dire aussi en tout' justice qu'c'est ben un peu d'ma faute. Mais tout va changer à c'theure. Au restaurant, en attendant parler ces deux braves gens, mes yeux s'sont ouverts à la vérité.

Mme Chabot entra et interrompit son soloque.

— Bonjour, monsieur. Vous êtes venu pour le loyer, n'est-ce pas ? Hélas ! monsieur, je suis couturière commençante et ma clientèle n'est pas forte encore. Je n'ai pu jusqu'ici gagner assez pour vous donner quelque chose aujourd'hui, mais j'espère...

— N'vous faites pas d'peine, M'ame Chose, si vous n'avez pas d'argent, eh ben ! j'vous attendrai.

— Oh ! merci, M. Latour, comme vous êtes bon !

— Vous dites que l'ouvrage ne vous presse pas beaucoup encore ? En feriez-vous pour moi ? c'est-à-dire pour ma femme, vous comprenez ?

— Oh ! oui, certainement.

— Mé, c'est qu'il vous faudrait venir à la campagne, chez nous.

— La chose m'est égale, pourvu que je puisse emmener ma petite fille.

— C'est ça, emmenez-la. Pourriez-vous venir la semaine qui vient ? J'viendrai vous chercher en train. Vous emporterez vot' moulin, vot' fillette et tout c'qui vous faut. J'vous paierai c'que ça vaudra.

— Oai, monsieur, avec plaisir j'irai...

Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Son propriétaire si avare ; comment avait-il tant chargé pour le meilleur ?

— J'viendrai vous qu'ri', disons mercredi d'la semaine prochaine, lui dit-il, en partant.

Il se rendit chez un marchand de la rue Saint-Laurent, qui le connaissait bien, et où il eut sans difficulté, une somme d'argent nécessaire pour faire les emplettes qu'il avait en tête de se procurer comme étrennes pour Josephite. Toute son après-midi, et une partie de la soirée y passa, mais qu'importe, il était satisfait, et si Josephite doit s'inquiéter depuis quelques heures de ne le pas voir revenir, quand il lui montrera ce qu'il avait apporté pour elle, elle ne le grondera pas beaucoup.

Sa bonne action de l'après-dîner l'avait mis de joyeuse humeur, et il était surpris de se sentir si allégre. Sur le retour chez lui, il riait tout seul, de temps en temps, et il fredonnait des bouts de chansons qu'il n'avait pas chantés depuis longtemps. Il ne se reconnaissait plus, tant la gaieté débordait de son cœur. Il se sentait comme l'écolier qui entre en vacances.

— Que j'ai été fou, se disait-il, de m'être tant échiné, et d'avoir refusé à Josephite les différentes choses qu'elle désirait, dans l' passé, tandis que nous aurions pu être si heureux tout c'temps-là ; mé nous allons r'compenser pour l'temps perdu. Mé nous n'arrivons pas d'sitôt au train qu'tu vas, ma grise. Eh ! marche don' ! Réveille-toé ! Et son fouet claqua sonorement. La grise aussitôt se fit aller, et ça marchait.

Josephite était inquiète, tourmentée, de voir que son mari retardait tant, et quand elle entendit au loin sur la route, le son des grelots bien connu, elle respira plus à l'aise.

— Enfin, se dit-elle, le voilà !

Pierre remisa son traîneau, tout de suite et mit son cheval dans l'écurie, puis revint sous la remise prendre un gros paquet qu'il apporta à la maison.

— Qu'as-tu don', là ? lui demanda sa femme, en le voyant entrer avec le volumineux paquet.

— Attends un peu, c'est pas tout ; j'en ai encore d'autres dehors.

Il fit deux ou trois autres voyages à son traîneau, revenant chargé, chaque fois.

Avant d'ouvrir les paquets, il dit à sa femme, toute curieuse, que c'était des étrennes qu'il lui apportait, que depuis longtemps il ne lui en avait fait, et qu'il voulait en une fois regagner les années perdues.

Josephite d'abord ne pouvait le croire, mais il lui raconta son voyage à la ville, et ce qui l'avait subitement changé.

D'un commun accord, les yeux mouillés de larmes de bonheur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, au bruit de deux exclamations heureuses :

— Oh ! Pierre ! mon ancien Pierre !

— Chère Josephite !

Puis, se dégageant doucement, Josephite lui dit :

— Moé aussi, j'ai un surprise à t'faire. C'est un présent que l'bon Dieu nous envoie ; nos étrennes pour 1894. J'espère que tu l'accepter'as comme moé.

— Qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ? demanda-t-il vivement.

— Cette après-midi, j'étais à t'préparer un souper où j'voulais m'surpasser, et qu'tu trouveras ben bon t'-à l'heure, quand j'entends s'ouvrir la porte de d'avant, en haut, mé sans avoir entendu personne marcher sur la gal'rie ; puis la porte se r'ferma doucement. Quiens ! que j'me dis, c'est la

p'tite Bertrand qui m'emporte la r'cette pour la *poutine* aux pommes, qu'a m'a promis hier. Mé, comme j'entendais plus rien, je m'dis, qu'est-ce qu'ça veut dire ? j'vas voir, et devine qu'est-c'que j'trouve contre la porte d'entrée ?

— Ah ! ben ! J'te dis ben que j'su' pas fort sur les *divines*. J'abandonne ! Qu'est-c'que c'était ?

— Attends, j'vas te l'chercher.

Elle sortit de l'appartement vivement et revint après une minute d'absence, portant dans ses bras un paquet de linges au milieu duquel apparaissait la tête blanche d'un gros bébé. Il dormait en ce moment et son petit visage grassouillet faisait plaisir à voir. Le pauvre petit était joli à croquer.

— Oui, Pierre, c'est c'qu'on a laissé. J'ai ben cherché à trouver qui s'qui pourrait nous l'avoir emporté, mé j'ai pas réussi. Ainsi il est ben à nous. Dis, Pierre, veux-tu qu'nous l'gardions ? (d'une voix caline, que le sexe sait prendre pour obtenir quelque faveur des seigneurs de la création). Nous n'avons pas d'enfants, nous l'adopterons ; nous lui donnerons ton nom ? Veux-tu ? Il est si beau, c'cher p'tit.

Pierre pensait que pour un commencement, c'est un commencement un peu raide, mais enfin, ça serait bien tout.

— Avant de l'adopter, dit-il, à haute voix, faudra qu'en parle à m'sieu l'curé. Mé j'cré ben qu'i nous l'aissera.

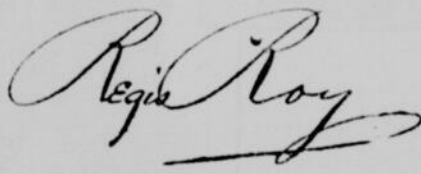
A cet instant, le bébé ouvrit ses yeux et regarda ses deux nouveaux parents, en souriant. Ceci lui gagna subitement le cœur de M. Latour, qui s'amollit sous ce sourire.

Le souper fut attaqué avec appétit, et fut trouvé très bon, quoique un peu refroidi. La conversation fut animée tout le temps du repas, et l'on resta même à table longtemps après, oubliant dans le bonheur retrouvé les heures qui fuyaient.

Minuit sonna lentement à la pendule, rappela nos amis à la réalité, et ce fut avec une émotion profonde qu'ils se dirent entre deux baisers, les paroles si connues de :

— Bonne et heureuse année !

Depuis ce jour, l'enfant trouvé a été adopté par M. Latour, qui est tout fier aujourd'hui de cette action. Il se promet bien d'en faire un bon cultivateur, s'il vit, et, en lui inculquant l'amour de l'économie, le garder de trop aimer à amasser comme lui.



## LE CARNAVAL DE QUEBEC

Lundi de la semaine dernière s'est ouvert, à Québec, le plus brillant carnaval qu'ait jamais vu la vieille capitale.

Les illustrations de notre première page donnent une idée des remarquables travaux en glace exécutés en vue de cette fête superbe.

En l'absence du gouverneur général, c'est M. le maire Frémont qui a présidé à l'ouverture du palais de glace dont l'architecte, M. Berlinguet lui a remis la clé en argent, pour lord Aberdeen.

On a ensuite dévoilé les statues de glace de Champlain, du P. Brébœuf et de Mgr de Laval, cette cérémonie s'est accomplie au milieu des acclamations de la foule.

Le fort de Chateaugay a ensuite été ouvert et le maire et sa suite ont été photographiés sur les murailles. Puis, ces messieurs ont parcouru la rue Saint-Jean, la côte du Palais et la rue Saint-Joseph, inaugurant les arcs de triomphe, etc ; ils étaient accompagnés par les élèves du séminaire poussant des acclamations et chantant des airs nationaux.

Dans la soirée, la ville présentait un aspect superbe ; les illuminations sur la grande allée et sur la place de la basilique, étaient d'un effet merveilleux. Le fort de glace et le parlement resplendissaient des rayons brillants de la lumière électrique.

Mardi, au milieu d'une tempête effroyable, a eu

lieu la réception de lord et de lady Aberdeen. Cette réception a été réellement enthousiaste ; une foule nombreuse attendait les distingués visiteurs à la gare où une adresse de bienvenue leur fut présentée. Puis leur voiture, trainée par une centaine de solides gaillards, et précédée d'une fanfare, de tambours et de clairons, se mit en marche par les rues Saint-Nicolas, du Palais, de la Fabrique, Buade, des Carrières, jusqu'au château Frontenac, où Son Excellence avait retenu ses appartements.

Jeudi, les événements du jour ont été la course en canots et le bal des citoyens en l'honneur du gouverneur général, le plus beau qui ait jamais eu lieu à Québec.

Le lendemain a eu lieu la magnifique procession du carnaval, dont le succès a été fabuleux. On remarquait l'équipage superbe du gouverneur-général ; les pompiers avec les voitures et instruments de sauvetage ; la batterie de la garnison ; une magnifique locomotive en bois, œuvre de la maison Carrier ; un détachement des Hussards Canadiens ; la grande *Hermine* ; les Hurons, etc., etc. On pense que plus de 50,000 personnes stationnaient sur le parcours du défilé, et on estime à près de 20 000 le nombre des étrangers venus à Québec à l'occasion des fêtes.

Enfin, comme tout passe en ce monde, le carnaval s'est, lui aussi, terminé, mais de la façon la plus brillante par la grande fête de nuit de vendredi. Cette fête, au dire des Montréalais eux-mêmes, est la plus féérique qui se soit jamais vu au Canada. L'attaque du palais de glace a été splendide. Plus de 70,000 personnes encombraient la place du Palais législatif, et la circulation était impossible. Le feu d'artifice a été très remarquable : en une heure, 84 000 de pièces pyrotechniques ont été consumées. De toutes parts, les acclamations de la foule éclataient tant le spectacle était grandiose.

La vieille cité de Champlain semble s'être enfin réveillée de son long sommeil, et elle se souviendra longtemps des journées de ce mémorable carnaval de 1894.

## PRIMES DU MOIS DE JANVIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi, le 3 février courant, a donné le résultat suivant :

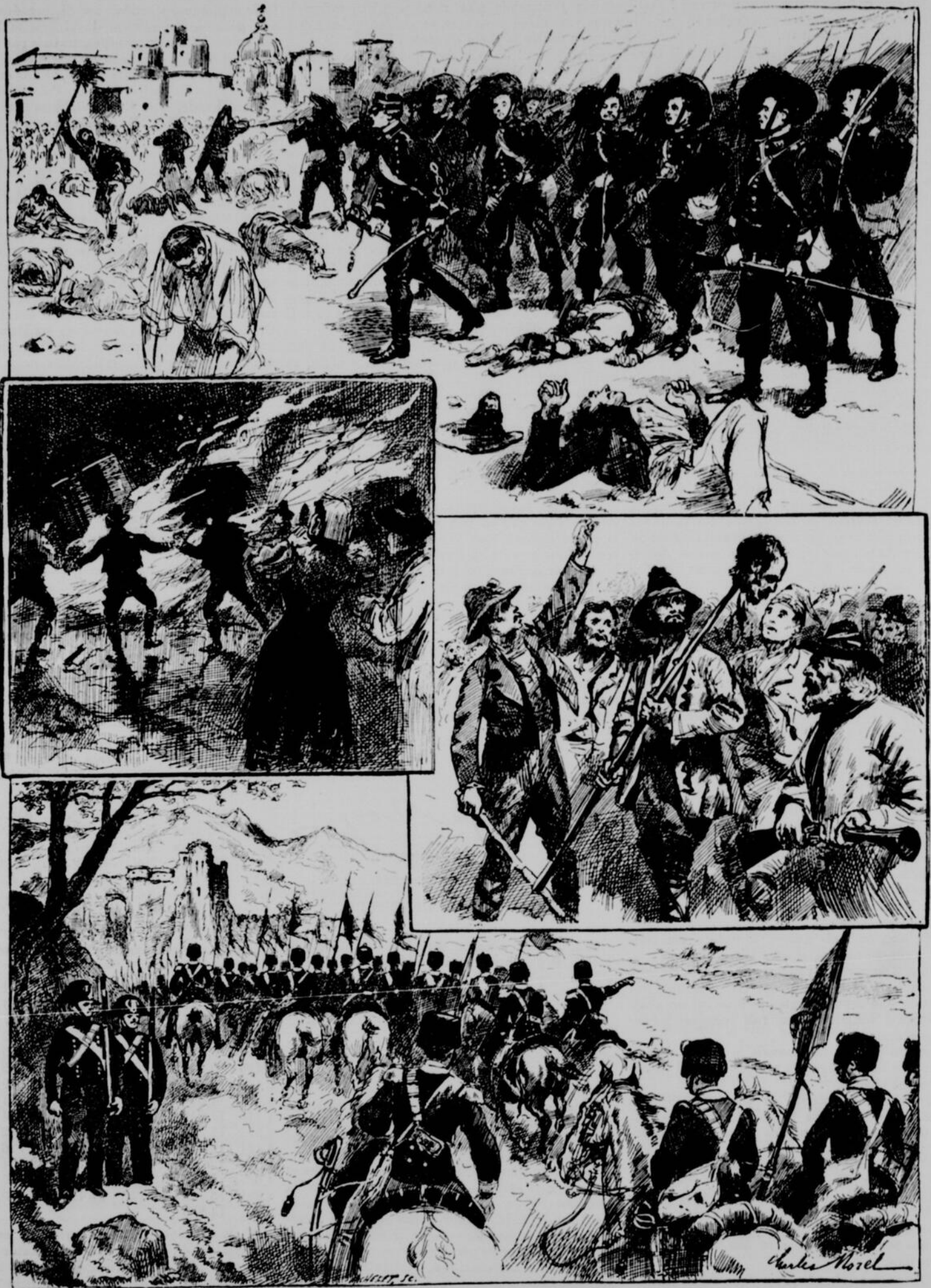
1er prix	No.	37,130....	\$50.00
2e prix	No.	16,973....	25.00
3e prix	No.	28,167....	15.00
4e prix	No.	38,179....	10.00
5e prix	No.	991....	5.00
6e prix	No.	17,595....	4.00
7e prix	No.	7,413....	3.00
8e prix	No.	34,992....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

372	6,327	15,279	20,406	27,594	33,619
436	7,134	15,353	21,098	27,613	33,692
516	7,817	15,566	21,111	27,877	34,005
570	8,512	16,277	21,621	28,152	34,034
1,542	8,731	16,319	22,009	28,345	34,590
2,416	9,837	16,391	22,066	28,722	35,327
3,446	10,805	16,460	23,557	29,119	35,502
3,717	11,016	17,296	24,095	29,754	35,854
4,146	11,042	17,524	24,112	30,144	36,480
4,291	11,122	17,923	24,207	31,552	36,964
4,421	12,094	18,284	24,278	31,726	37,520
4,560	12,355	18,310	25,884	32,694	38,419
4,657	12,443	19,521	26,632	32,990	39,094
4,821	13,725	20,147	27,425	33,510	39,395
5,231	14,830				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



Collision entre les émeutiers et les bersagliers.—La foule brûlant les guérites de l'octroi —La tête d'un municipale promenée au bout d'une pique.—Renforts de cavalerie envoyés de Naples se rendant à Palerme

ITALIE. — LES TROUBLES EN SICILE



1. L'explication.—2. Le premier mouvement.—3. Le second mouvement.—4. Seule ! La chute

LA LEÇON DE PATINAGE—DESSIN DE M. RICHARD



## LE SEMEUR

Seul à son grand labeur, sous le ciel inclément,  
Le semeur dans le champ promenait sa main lente.  
Un charlatan, sonnait sa fanfare insolente,  
Sur un tertre voisin monta pompeusement.

Il eut autour de lui la foule en un moment,  
Fit ses tours, harangues de façon turbulente,  
Fiatra fort ces oisons et, séance tenante,  
Leur vendit son remède à tous maux, chèrement.

Le semeur, dans le champ, menait son pas tranquille ;  
Le charlatan, piqué, tassa cet indocile :  
" Eh ! là-bas, l'homme au sac, qui balance la main,

" Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?  
" Que fais-tu quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ?"  
L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain."

LOUIS VEUILLLOT.

## LA PEUR



ENEZ, ajouta mon hôte, laissez-moi vous  
narrer cette hi-stoire, vous verrez  
qu'elle en vaut la peine.

Je m'approchai de la table dressée sous une verte tonnelle tout émaillée de capucines et de clématites. J'allumai une cigarette et me mis en devoir de bien écouter. Mon interlocuteur, un brave aubergiste de l'Auvergne, à la face empourprée, commença par boire d'un trait son verre de vin, acheva de vider la bouteille, puis avec des gestes larges, me raconta à peu près ainsi sa fameuse histoire :

— Ce que je vais vous dire, monsieur, s'est passé du temps de feu mon père. Le pauvre cher homme m'en parlait souvent, et chaque fois il avait des larmes dans les yeux. Ah ! c'est que c'est bien triste aussi, comme vous allez en juger.

Après cette petite introduction, mon hôte continua :

" Or donc, dit-il, il y a environ une trentaine d'années, précisément à la saison où nous sommes, pour la Saint-Jean, plusieurs jeunes gens étaient venus dans le pays, en amateurs, en touristes, comme vous appelez cela, vous autres.

" Un seul d'entre eux était connu de mon père, c'était le fils d'un de ses plus anciens amis, habitant une ville voisine d'ici. C'en était assez pour que les visiteurs fussent bien accueillis ; aussi, les reçut-on à bras ouverts et les servit-on en princes.

" Pendant le repas, les convives, fort gais, parlèrent naturellement d'une foule de choses et plus particulièrement de la contrée. C'était à qui serait le plus jovial, à qui surenchérirait avec le plus d'esprit et de verve. Les bons mots pleuvaient dru comme grêle, que c'en était un charme, comme disait feu mon père. Le copieux repas, arrosé des meilleures bouteilles du clos de la famille, ne fit bien entendu qu'augmenter la bonne humeur de nos convives et, quand parut le dessert, la gaieté était à son comble. L'un de ces jeunes gens chanta même une chanson légère à la mode à cette époque, au refrain tous accompagnaient en frappaient les verres et les assiettes. Une vraie noce, enfin.

" Tout allait bien, et rien ne pouvait faire prévoir les événements qui allaient suivre.

" Figurez-vous qu'à un moment, je ne sais de quelle façon la conversation fut amenée sur les vieux châteaux si nombreux dans l'Auvergne, puis sur les légendes de plusieurs d'entre eux.

" Le fils de l'ami de mon père profita de l'occasion pour parler de celle du vieux manoir dont vous voyez les ruines, dans le fond de cette vallée, ici en face de vous."

Et mon hôte me désigna, sur la droite, une gorge assez encaissée où j'aperçus, en effet, un monceau de ruines sur lesquelles une végétation, diffuse autant qu'exubérante, étendait ses longs rameaux.

Des arbustes avaient en grand nombre poussé sur les murs écroulés, dans les bates des portes et des croisées, au fond de mille crevasses lézardant de toutes parts les trumeaux ayant résisté aux intempéries des saisons.

Le soleil éclairait abondamment tout cet amas de matériaux et de plantes et jouait bizarrement au travers des pans de murailles et des arcatures disjointes. Des oiseaux voltigeaient par myriades, et seuls jetaient un peu de vie sur ces vestiges du passé. L'aspect de ces débris était véritablement curieux. Je me sentis malgré moi plus intéressé au récit que me faisait mon hôte, devant que ce vieux castel allait vraisemblablement y jouer un rôle important. Aussi, tout attentif, le pria-je de continuer.

— " Comme vous voyez, monsieur, me dit-il, la situation de ce château le prédestinait certainement plus que tout aux légendes qu'on se plaît à raconter partout.

" Ce qu'on disait sur celui-ci n'avait rien de bien extraordinaire. Il s'y agissait toujours de quelque fantastique apparition entrevue la nuit par un beau clair de lune, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Les versions différaient sur le lieu précis où l'hôte mystérieux du château se laissait voir ; mais toutes s'accordaient pour dépeindre son blanc costume et ses gestes désordonnés.

" Les témoins abondaient, et certains d'entre eux donnaient des détails si précis que force était bien aux plus sceptiques de se rendre à l'évidence.

" Telle était la légende de ce château,

" Le jeune homme, M. M. . . . , dont je vous ai parlé, la raconta avec force détails à ses amis au milieu de l'hilarité générale ; chacun glosait, chacun se moquait de la crédulité populaire, qui avait jusque-là accepté comme possibles d'aussi faciles plaisanteries.

" Mais M. M. . . . , avec le plus grand sérieux du monde, soutint la vraisemblance de ces faits en les appuyant d'attestations de gens de sa connaissance, qu'il assurait être dignes de foi, etc., etc.

" Un de ces jeunes gens, M. Edmond C. . . . , celui-là même qui s'était fait le chansonnier de la troupe, ne tarissait pas de jeux de mots et de plaisanteries sur les revenants et autres personnages du bon vieux temps.

" Lorsque M. M. . . . proposa une promenade parmi les ruines, son contradicteur fut le premier à accepter la partie.

" Malheureusement les choses ne devaient pas en rester là.

" Toute la bande joyeuse s'achemina donc vers le vieux château qui n'avait pas encore à cette époque l'aspect misérable qu'il a aujourd'hui.

" L'entablement et une partie de la couverture existaient encore ; les murs, quoique en mauvais état, étaient presque tous debout ; les arbustes épineux et les plantes sauvages n'avaient pas encore poussé dans les ouvertures. Néanmoins, le château faisait un effet lamentable, la nuit surtout, quand sa grande ombre, toute dentelée, s'étendait dans la plaine et que l'on entendait le bruit sinistre du vent s'engouffrant à l'intérieur, où il faisait fermer les portes ou les croisées encore sur leurs gonds. Les cris plaintifs des chouettes qui avaient élu domicile en ce logis n'avaient rien non plus de très rassurant.

" Bref, par la vue des ruines actuelles vous pouvez vous représenter un peu ce qu'était ce manoir à l'époque dont je parle.

" Les jeunes gens, accompagnés de mon père et de quelques personnes du village, visitèrent donc le château dans tous ses détails, et toujours avec le même entrain.

" Cependant, la conversation commencée l'instant auparavant continuait en dépit des mille distractions de la promenade à travers des longs couloirs et des vastes salles.

" M. M. . . . persistait à soutenir la possibilité des apparitions d'outre-tombe, à la grande joie de toute la société, et M. Edmond C. . . . prouvant par acquit de conscience l'in vraisemblance de pareilles théories.

" La discussion continua assez longtemps, paraît-il. Enfin, à bout d'arguments un peu sensés, le jeune M. M. . . . voulut terminer par un coup de maître, et il s'avisa de proposer à M. Edmond

d'oser, lui qui se disait si incrédule, passer une nuit seul dans le château.

" Un éclat de rire de ce dernier fut d'abord sa réponse ; mais, sur l'insistance de son compagnon, il se hâta de dire que sa conviction était si parfaitement conforme aux idées qu'il avait émises, que rien ne lui était plus indifférent que de passer une nuit dans ces conditions, pourvu toutefois, ajouta-t-il, qu'on lui permit d'avoir son revolver, pour l'utiliser au besoin, non pas contre les fantômes, puisqu'ils n'existaient que dans les imaginations, mais contre les oiseaux nocturnes qui pourraient venir l'importuner.

" La proposition fut aussitôt acceptée, au milieu de la joie la plus vive. L'enjeu fut le déjeuner du lendemain que paierait celui qui s'avouerait vaincu.

" — Ce ne sera certes pas moi qui en ferai les frais ! s'écria M. Edmond C. . . . , en riant.

" — Ni moi non plus, j'en suis sûr, s'exclama M. M. . . . , en éclatant de rire.

" — Alors, messieurs, dit un de leurs amis en s'adressant à la troupe, ce sera peut-être nous qui le paierons, ce fameux déjeuner, car je vois bien qu'aucun de nos amis ne voudra se reconnaître perdant.

" L'hilarité reprit de plus belle.

" De retour en cette auberge, mon père fut chargé de faire transporter un de ses meilleurs fauteuils dans la salle la plus confortable du château, avec une petite table, une lampe et un livre ; un bon fagot devait aussi alimenter l'âtre refroidi depuis tant d'années.

" Le soir de ce même jour, les convives de mon père étaient joyeusement réunis autour de notre table de famille, cette grande que voici. (Et l'hôte me désigna une vieille table, longue et large, dont le dessus, ciré par les nombreux coups de torchon, reposait sur six gros pieds carrés d'un équilibre douteux.)

" Le dîner fut aussi animé que l'avait été le déjeuner. Mon père disait à ce sujet que les Parisiens (car tous ces jeunes gens étaient de Paris) lui avaient semblé les compagnons les plus aimables que l'on puisse avoir en voyage.

" Enfin, onze heures venaient de sonner, on songea à prendre un peu de repos. Mais, avant, on voulut aller installer M. Edmond C. . . . dans son nouveau domicile, ce que l'on fit à la lueur des torches, ce qui n'était pas d'un mince effet, comme bien vous pensez.

" Voilà donc ce jeune homme conduit dans une grande salle du premier étage, qui avait dû être bien belle jadis, à en juger par le peu de peintures qui restaient encore intactes au plafond et sur les lambris.

" M. C. s'était muni, comme il l'avait dit, d'un pistolet qu'il posa sur la table à côté de son livre.

" Un bon feu pétillait dans la grande cheminée, dont le chambranle tout sculpté avait dû être un travail très artistique.

" Toute la troupe souhaita bonne nuit au jeune parieur, et repartit en file indienne, plus que jamais.

" M. Edmond suivit du regard ses compagnons, toujours éclairés par les torches, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière les rochers qui bordent le chemin qui mène ici.

" Pendant près d'une heure tout alla bien au château. Le bruit faible de la brise agitant doucement la fenêtre mal close, mêlé aux bruissements d'ailes des oiseaux de nuit et au pétilllement de la flamme du foyer, troublait seul le silence du lieu.

" Bien qu'à peine âgé de vingt printemps, M. C. était de cette catégorie de gens peu prompts à s'effrayer et qui regardent bien en face le danger avant d'y croire. Aussi, sachant fort bien qu'aucun danger réel ne le menaçait, était-il entièrement tranquille, se promenant par la vaste salle et réfléchissant probablement à tout ce qu'avaient vu ces vieux murs qui l'entouraient. Sa rêverie fut interrompue par le premier coup de minuit qui sonnait à l'église voisine ; presque aussitôt il se produisit comme un bruit de ferrailles remuées dans le couloir donnant accès à la salle où il se trouvait, puis, au fur et à mesure que sonnaient les douze coups, ce bruit augmenta d'intensité.

" Le jeune homme, plus surpris qu'effrayé, re-

garda instinctivement du côté d'où provenait cet insolite vacarme.

"A peine le douzième coup de minuit avait-il retenti dans le profond silence de la nuit, que la porte fut brusquement poussée et laissa voir dans l'ouverture béante, se détachant sur le fond sombre du corridor, une forme blanche agitant une grosse chaîne. Cette manière de fantôme fit lentement deux pas en avant et resta immobile.

"M. Edmond, un peu ému, mais ne perdant aucunement son sang froid, s'empara de son pistolet et mit en joue le nouveau venu en s'écriant : "Qui que tu sois, vivant ou revenant, retire toi, ou je fais feu !" Mais celui-ci sembla ne pas avoir compris le sens de ces paroles et fit de nouveau deux pas en avant, avec un flegme surprenant.

"Jusqu'à là le jeune homme était absolument maître de lui ; mais, à la vue de ce spectre à forme humaine semblant faire fi des armes terrestres et le regardant bien en face de ses deux yeux noirs, il ne put maîtriser un sursaut de peur. Faisant un pas en arrière, il appliqua son arme presque sur la poitrine de l'inconnu et pressa la détente, le coup partit strident, et fut accompagné des battements d'ailes de tous les oiseaux qui fayaient, étonnés, de ces lieux si calmes d'ordinaire.

"A peine la fumée se fût-elle dissipée, que le fantôme fit un geste, semblant fouiller sa poitrine, puis sortit le bras de son suaire, jeta à terre la balle qui venait de lui être lancée, et lentement, les yeux braqués sur ce pauvre M. Edmond, fit un nouveau pas en avant. Celui-ci alors fut terriblement effrayé. Ne pouvant s'expliquer cette scène surnaturelle, il eut une violente commotion cérébrale et tomba inanimé.—L'inconnu, alors, se dépouilla brusquement du drap qui l'enveloppait, jeta sa chaîne et se précipita sur lui.

"Ce pseudo-revenant n'était autre que M. M., le fils de l'ami de mon père. Il avait imaginé de jouer un bon tour à son compagnon, et, pour cela, avait eu soin d'enlever préalablement la balle du pistolet ; c'était la même qu'il avait lancée ensuite, pour effrayer son ami.

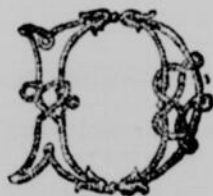
"Quand il se pencha sur celui-ci, en se nommant et lui disant de ne rien craindre, il était déjà trop tard. La peur avait été trop forte, le pauvre jeune homme avait payé de sa vie une coupable distraction !

"Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? dit mon hôte en terminant, combien le drame a longtemps impressionné les gens du pays. Chaque fois que mon pauvre vieux père en parlait, il fléchissait toujours en disant : "Ah ! mes enfants, il ne faut "jamais badiner avec la peur !"

EMILE GUILLOT.

CHRONIQUE TRIFLUVIENNE

MA COUSINE



DANS ce petit coin de journal qu'on me donne, je viens tout bonnement m'asseoir avec vous, aimables lectrices, causer un brin, vous parler de ce que j'aime.

Ce que j'aime, moi, c'est ma cousine. Ma foi, tant pis ! c'est un terrain brû-

lant aussi que de vivre avec des cousines, et je m'y brûle, bon Dieu ! tous les jours.

Quand je dis que je l'aime, ce n'est pas par amour.... oh ! non, pourtant.... qui sait (?) c'est plutôt par amitié.... Mais encore.... enfin vous jugerez. Voici :

Ma cousine est jolie. Je la vois tous les jours ; à table, partout ; plus que ça, sa chambrette n'est pas très, très éloignée de la mienne, si peu éloignée même, que dans le silence de la nuit, je l'entends dormir.... bien sûr que je l'entends, le léger souffle de ma fillette, qui dort dans son coquet de petit lit blanc.

A tous les quatre heures de l'après midi, quand je reviens du bureau de mes patrons, la tête pleine de lois, de sub-pénas, d'exhibits ; ou bien encore, que je m'alarme à la vue de la potence à laquelle se balancerait le premier innocent (dans le sens de

"non coupable"), que ma maladresse de jeune avocat aura envoyé pendre, il ne faut rien moins que la vision de ma cousine pour me rassérer l'esprit.

La mignonnette m'appelle de mon petit nom, et me dit bonjour si gentiment, que, Dieu me pardonne ! je l'embrasse à tout coup. Car c'est bien vrai qu'elle est jolie ma cousine ; des cheveux b'onds, des yeux noirs avec des petites dents bien blanches, bien blanches, qu'elle vous montre pour un rien. C'est plus fort que moi, c'est si bon d'ailleurs que d'embrasser ces petites lèvres roses, que, pour un baiser de ma cousine, je mépriserais volontiers, tout le nectar des dieux.

Je la fais asseoir tout près de moi, je lui conte mille et mille choses. Elle me répond de son mieux, mais brièvement, car elle n'est pas bavarde, ma cousine.... ça viendra peut être avec le temps ! n'importe : peu d'éloquence, beaucoup d'amour !

Le plus souvent je lui dis que je l'aime, et je me pose en point d'interrogation ; quand ma cousine est de bonne humeur, elle me répond un petit oui bien doux, que je me plais à lui faire répéter. Je finis toujours sa phrase par un gros signe d'amitié !

Ma tante sait bien notre petit manège, mais elle en rit pour le moment ; c'est de l'enfantillage me dit elle, qui se passera avec le temps. Le temps ! grave problème. Tout change avec le temps : les opinions et les choses. Dans quinze ans, aimerai-je ma cousine ? Ma cousine m'aimera-t-elle ?... Ma bonne tante me permettra-t-elle encore ce qu'elle me passe aujourd'hui.... Le temps !

Mais je me moue de toi, incorrigible capricieuse ! Tant que j'aurai pour moi les baisers de ma fillette.... tu peux passer, ô Temps !

Je finissais sans vous dire que, lorsque la neige aura disparu, et que la nature aura redonné la verdure aux prés, et les fleurs aux lilas, ma cousine saluera le troisième de ses printemps !

GÉRALD.

LA FEMME AU FOYER

Pour que les mœurs conservent ou alimentent leur pureté et leur énergie, il faut qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les souffrances communes, une humble maison, un grenier, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste, dans les souvenirs de toute la vie, associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus.

Comme il n'y a pas de religion sans temple, il a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie. Il n'a pas connu comme nous ce fonds de religion tendre et puissant qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait raconter et qui nous font tressaillir ; ces pleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source de la morale n'est que là : nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice ; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque dans les ha-meaux et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où pénètre rarement un rayon de soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de

misères, de soucis et de tendresse que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions ; c'est là que se trempent les caractères ; c'est là aussi que les femmes peuvent être heureuses en dépit du travail et des privations, qui sont notre partage en ce monde.

J. O. D.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU DEGONEY

On avait dit que l'Empereur d'Allemagne gracierait, à l'occasion du Jour de l'An, les deux Français condamnés pour espionnage par la Haute-Cour de Justice siégeant à Leipzig ; il n'en a rien été.

Ces deux Français, qui avaient tout d'abord déclaré se nommer Dabois et Duguet, sont MM. Degoney, lieutenant de vaisseau, chevalier de la Légion d'Honneur, et Delguey-Malavas, également officier de marine.

Leur attitude devant la Haute Cour de Justice a été des plus dignes ; ils ont avoué avoir pris les plans et dessins des côtes allemandes, mais ils ont énergiquement déclaré qu'ils n'avaient nullement été chargés de cette mission par le gouvernement français.



M. Degoney, dont nous donnons le portrait, avait pris sur lui toute la responsabilité des actes incriminés ; il a été condamné à six ans de forteresse ; son compagnon a été frappé de quatre ans de la même peine.

Tous deux sont emprisonnés dans la forteresse de Glatz, où ils sont soumis à un régime très rigoureux.

PROPOS DU DOCTEUR

*Migraine.*—Beaucoup de gens sont sujets à des migraines accompagnées de symptômes gastriques. Le Dr Rabow conseille d'avaler la valeur d'une cuillerée à café de sel de cuisine, puis un demi-verre d'eau. Les troubles de l'estomac se trouvent enrayés, et, par suite, l'accès de migraine est prévenu.

*Carié des dents.*—On a donné des milliers de recettes pour arrêter la carie des dents. Il paraît qu'on obtient des résultats merveilleux en mâchant pendant quelques jours de l'écorce verte de jeunes branches de chêne. La carie étant une véritable plaie de la dent, l'écorce de chêne agirait en vertu de ses propriétés astringentes.

*Essayez le lait chaud.*—Un médecin anglais rapporte que dans les Indes Orientales on se sert du lait chaud avec grand avantage comme spécifique contre la diarrhée, une chopine toutes les quatre heures arrêtera la diarrhée, la colique, les commencements de choléra et la dysenterie. On ne doit, dans aucun cas, faire bouillir le lait, mais seulement le faire chauffer jusqu'à ce qu'il soit agréable à boire. Le lait bouilli ne peut pas servir comme remède.

## CAUSERIE CARNAVALESQUE

Il est bien court cette année le carnaval, elle est déjà terminée, cette saison des fêtes, des plaisirs, des bals, où se déploient les magnificences du luxe moderne et les merveilles de nos salons. Il ne m'en restera que d'heureux souvenirs et je souhaite que toutes mes lectrices puissent en dire autant.

Une des plus jolies soirées de la saison a été sans contredit celle donnée dans une large et fashionable demeure de la rue Sherbrooke. Résidence qui paraît avoir été construite sans aucun désir d'apparat, sans tourelles, sans ornements d'aucun genre, une grande et spacieuse habitation, à l'anglaise où l'on vit pour soi, à la mode du temps et où l'on reçoit avec cette affabilité gracieuse et courtoise, innée chez les Canadiens.

A coup sûr, l'hôte incomparable possède le talent de grouper des réunions qui méritent de compter parmi les plus agréables de Montréal; encore les préside-t-elle avec un talent exquis, et l'on s'en dispute l'accès. Il fait si bon s'amuser, voir étinceler sur les tables les porcelaines splendides, les cristaux, l'orfèvrerie ciselée; savourer des chefs d'œuvre culinaires, déguster des liqueurs délicieuses... Sous les voûtes peintes des salons regarder danser de beaux jeunes gens à l'œil ardent et de gentilles jeunes filles aux atours somptueux.

Le carnaval est bien sage dans notre pays et à part ces quelques soirées brillantes, ces gais *at home*, où les femmes font assaut de toilette et les hommes d'amabilité et d'esprit, qu'y a-t-il à noter? Dieu merci, nous n'avons pas ici ces fêtes grotesques des jours gras des Boulevards de Paris, du Corso de Rome ou de la Piazzeta de Venise! Nous devons presque nous en glorifier et surtout en remercier la Providence. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.

Jadis, selon l'histoire, cette époque, a été assez néfaste et parfois dans un moment de rêverie sombre et mélancolique, je me reporte par la pensée à ce carnaval de 1393, où le roi Charles Six, déguisé en sauvage, faillit être brûlé vif par l'imprudencence du duc d'Orléans, et devint fou; cette torche, que d'Orléans approcha imprudemment de l'étoffe qui habitait le roi en sauvage, cette torche, retomba sur la France et l'incendia: l'Anglais put envahir le sol sacré des vieilles Gaules: pour une misérable mascarade un siècle de calamités effroyables.

Ce carnaval de 1792 où le roi de Suède, Gustave III, fut assassiné, sous le masque, par un conspirateur masqué, au milieu d'un bal. Et ce bal fut la dernière fête de l'antique monarchie scandinave; et la couronne, placée par la révolution sur la tête de l'hérétique Wasa, renversée du front de Gustave par la révolution, échut de par la révolution au petit fils d'un aubergiste français, dont le premier souci fut de porter les armes contre sa patrie.

Ce carnaval de 1820, où Louvel accomplit son crime exécrationnel: — il était deux heures du matin; le duc de Berry sortait de l'Opéra: le régicide l'attendait, le frappe, et ce fut dans une loge de théâtre qu'expira l'avant dernier Bourbon qui soit mort sur la terre de France. Depuis cent ans, les souverains français meurent en exil, et leurs os blanchissent loin de ce pays où Marie Stuart avait tant souffert et tant aimé, et qu'elle pleurait.

Mais en voilà assez. D'ailleurs je voulais parler moins amèrement, décrire les allégresses de la famille, et voici que j'ai rempli une bonne partie de cette causerie de réminiscences désolées....

Malgré soi, on se laisse conduire par son imagination, et je puis sans crainte répéter avec le poète:

« Mai, d'où vient qu'en voulant chanter comme la lyre  
« Qui s'exhale joyeuse en triomphants accords,  
« Mon âme s'assombrit, et que mon cœur soupire  
« Comme l'orgue des morts? »

*Fluville*

Empressez vous d'acheter la Petite, par Edouard Cadal, magnifique roman qui vaut 25: et qui est vendu pour 5c chez G. A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherino.

## LES TROUBLES EN SICILE

(Voir gravure)

Le gouvernement italien a fort à faire avec les agitateurs siciliens. Les troubles qui empruntaient, dans le principe, leur origine à la seule misère, ont maintenant un but politique avoué. C'est la révolte ouverte contre la maison de Savoie. Après de sanglantes collisions entre les émeutiers et les bersagliers et les renforts de cavalerie envoyés de Naples, les plus affreux excès ont été commis. Des guérites d'octroi ont été incendiées. Un municipal, qui est tombé entre les mains de la populace, a été décapité et sa tête promenée au bout d'une pique. Bref, l'état de siège a été déclaré.

D'après les dernières nouvelles, le général Morra institue trois tribunaux militaires siégeant à Palerme.

Il autorise les commandants militaires à convoquer un tribunal militaire extraordinaire, lorsqu'ils le jugeront indispensable dans l'intérêt du maintien de la discipline et pour rétablir immédiatement l'ordre troublé.

Il applique les dispositions en vigueur en temps de guerre aux personnes étrangères à la milice en cas de délit conformément au code pénal militaire en ce qui concerne les manifestations et les désordres.

Il défère aux tribunaux militaires les délits prévus par le code pénal commun se référant à l'excitation à la guerre civile, à la formation de rassemblements armés et aux manœuvres d'intimidation publique.

Un escadre de torpilleurs surveille attentivement le câble sous marin entre Naples et Palerme.

## NOTES ET FAITS

## Variétés judiciaires

Dans ses *Essais sur Paris*, Saint-Foix affirme qu'il y avait anciennement des gens préposés pour arracher les dents à quiconque était convaincu d'avoir mangé de la viande en carême.

\* \* \* \*

## Variétés politiques

La république des Lyciens, dit Plutarque, avait ordonné que tous ceux qui proposeraient des nouveautés en fait de lois se présenteraient à l'assemblée du peuple la corde au cou, afin que, si leurs projets n'étaient pas trouvés bons et utiles, on les étranglât sur le champ pour les punir de leur témérité.

\* \* \* \*

## Vieux proverbes

*Ce qui à l'un nuit, à l'autre nuit* (profite), Montaigne, avec son grand sens pratique, développe ainsi ce proverbe par des exemples: "Le marchand ne fait bien ses affaires qu'au détriment de qui achète, le laboureur à la cherté des blés, l'architecte à la ruine des maisons, les officiers de justice aux procès et querelles d'un chacun. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis même, dit l'ancien poète grec, ni soldat à la paix de sa ville. Et qui pis est, que chacun se sonde (s'examine) en dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs pour la plupart naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

\* \* \* \*

## Apologues

Un marchand riche fit graver sur la porte d'un beau jardin qu'il venait d'acquérir l'inscription suivante: "Ce jardin sera pour celui qui pourra prouver qu'il est parfaitement heureux."

S'y trouvant un jour, il vit entrer un inconnu qui lui dit qu'il venait prendre possession de son jardin.

—Comment cela?

—Parce que je suis à même de vous prouver que personne n'est plus content et plus heureux que moi.

—Vous êtes dans l'erreur, répliqua le marchand, car si vous étiez aussi absolument satisfait que

vous le dites, vous ne désireriez pas avoir mon jardin."

L'inconnu dut avouer que ce raisonnement était juste et se retira.

\* \* \* \*

## Les disparus de 1893

Chaque année, dit-on, voit la fin de quatre millions d'habitants de notre machine ronde.

Les morts vont vite, mon Dieu! Sur ces quatre millions, combien y en a-t-il qui durant leur vie aient fait des actions qui les rappelleront aux générations futures; on pourrait s'étonner quand on songe qu'il n'y en a pas un sur mille. Voici quelques-uns des hommes de notoriété que 1893 a vu disparaître.

Les hommes d'état James G. Blaine, Rutherford B. Hayes, Benjamin F. Butler, les secrétaires Fish et Rush; les sénateurs Kennis, Hay et Stanford; les juges Lamar et Bashford, de la cour suprême des Etats Unis; l'ex-gouverneur Stone, d'Iowa; Elliot F. Shepard, éditeur de la *Mail and Express* de New York; les généraux Beauregard, Smith, Ingalls et Doubleday; les ex-présidents McMahon, de France, et Gonzales, du Mexique; sir William McKinnon; l'ex-premier ministre sir John Abbott, du Canada; les ambassadeurs Morier et Vivian; l'amiral Tryon, d'Angleterre; le duc Ernest de Saxe-Cobourg Gotha; Jules Ferry; le prince Alexandre; le capitaine Kerckhoven, de l'Etat libre du Congo, et le comte de Derby.

La littérature a perdu Taine, Parkman, Mme Lamp, Delpit, de Maupassant, McMill, Minto, Lucy Larcom, Symonds, Smith, Collier et Lamon.

La philanthropie Armstrong, M<sup>me</sup> Lucy Stone Droxel et Ashmuty.

La science a pleuré Tyndall, Charcot, Clark, Green, Clauen, Anderson, Judd, Decandolle, Oswell, Rae, Francis et Harvey.

Les beaux arts ont vu disparaître Edwin Boeth; M<sup>mes</sup> Kemble et Allen J. E. Murdock, Annie Pixley, M. Dexter, Gounod, Tschakowsky, Pettie et Birch.

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un ouvrier imprimeur vient d'assommer un de ses camarades, dans un accès de colère. Il aurait mieux fait de ne pas sortir de son caractère.

\* \* \*

Entre gommeux:

—Comment, Raoul, tu vas épouser Mme Durand?

—Oui, mon cher.

—Tu sais qu'elle a cinquante ans bien sonnés?

—Oui, mais je sais aussi qu'elle a \$100,000 de rente bien sonnantes!

\* \* \*

Un joli mot de femme, entendu récemment dans un salons:

"Des illusions? Certes, j'en ai sur moi même! Il faut bien en avoir sur soi: les autres en ont si peu sur les autres!"

\* \* \*

Convoi de belle-mère.

Le gendre, au bras d'un ami, marche d'un pas allègre derrière le corbillard, en sifflant entre ses dents.

—Un peu de retenue, sacrebleu! lui dit l'ami; tu ne t'observes pas assez.

—Comment cela?

—Tu siffles.

—C'est vrai, mais je siffle... un air funèbre!

\* \* \*

Dans un salon:

—Tiens, vois-tu là bas, près de la glace, cette dame en gris perle? C'est la veuve que notre ami X... doit épouser.

—Sapristi, qu'elle est mûre!

—Parle donc moins haut... les murs ont des oreilles!

CHOSSES ET AUTRES

—Paolo tosti reçoit \$1,200 pour chaque chanson qu'il compose.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** —Les mariages secrets sont illégaux dans tous les pays d'Europe.

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholé-rie, le cholé-ria. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** —Sur les 99,000 ouvriers employés dans les tissus aux Etats-Unis, 70,000 sont sans travail à l'heure présente.

**PILULES** APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**VALLET** —La plus grosse crèmerie du monde est celle de St Albans, Vt. Elle peut produire 22,000 livres de beurre par jour.

**QUININUM LABARRAQUE** VIN FÉRRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 o/o par an.

La Banque du Peuple

— A V I S —

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple aura lieu aux bureaux de la banque, rue Saint-Jacques, lundi, le 5 mars prochain, à trois heures, p. m., conformément aux 16e et 17e clauses de l'acte d'incorporation.

Par ordre du bureau des Directeurs.

J. S. BOUSQUET, Caissier.

Montréal, 30 janvier 1894.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

136 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

GALERIE ECHIQUEENNE

NOS JOUEURS D'ÉCHECS



M. JOHN HENDERSON

Rédacteur de la colonne d'échecs de la Montreal Gazette

qu'un problémiste de grand mérite qui fait honneur à la phalange canadienne.

M. Henderson est né à Montréal, le 17 novembre 1836, de parents écossais. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse à Saint-Liboire, P. Q., où, quoique seul résident de langue anglaise et seul protestant de l'endroit, il fut élu maire par les Canadiens-français. Il occupa cette position pendant huit ans, ce qui est la meilleure preuve de l'estime qu'il avait su inspirer à nos compatriotes, dont il parle très bien la langue. Il a conservé de ses relations avec ses anciens concitoyens une grande sympathie pour notre race. Il fut aussi magistrat du district de Saint-Hyacinthe pendant douze ans.

Il apprit à jouer aux échecs en 1861, et fit son premier problème en 1862. Depuis lors, M. Henderson remporta une grande quantité de prix comme problémiste. Nous mentionnerons les suivants :

Premier prix, en 1872, pour une série de trois problèmes, dans le tournoi du Mail, de Toronto; la même année, dans un concours de solutions du même journal, il remporta un autre premier prix; même année, premier prix pour le meilleur problème paru dans le Globe, de Toronto, et premier prix pour les solutions (prix *ex-aquo*); deuxième prix dans le tournoi international de problèmes tario (1872); premier prix dans un

No 144.—PROBLEME D'ÉCHECS

Composé par M. John Henderson  
Noirs.—6 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

dition et était président du Montreal Chess Club il y a une couple d'années. Comme on le voit, M. Henderson a une carrière échiquéenne bien remplie. Nous espérons qu'il vivra assez longtemps pour remporter encore plusieurs victoires comme celles mentionnées plus haut.

Croyant qu'il serait intéressé pour les amateurs du jeu d'échecs d'avoir, dans une même série, les portraits des principaux joueurs et problémistes canadiens, accompagnés de quelques notes biographiques sur chacun d'eux, nous commençons aujourd'hui, dans cette colonne spécialement réservée aux jeux de combinaisons, cette série de portraits et de biographies.

Dans ces dernières, tout en donnant quelques détails pouvant servir à faire connaître l'individualité de chacun, nous nous arrêterons de préférence sur ce qui concerne sa carrière échiquéenne.

Nous ne saurions mieux inaugurer notre galerie de famille que par le portrait de M. John Henderson, l'un de nos plus forts joueurs en même temps

No. 143.—PROBLEME D'ÉCHECS

Composé par M. John Henderson  
Noirs.—6 pièces



Blancs.—8 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

tournoi de l'Advertiser, de London, On tournoi de l'Association Canadienne des Echecs pour problèmes en trois coups (1873); même prix en 1874; premier prix (*ex-aquo*) dans le tournoi par correspondance du Globe, de Toronto (1874); premier prix, tournoi de l'Association Canadienne des Echecs (1876); premier prix (coupe de \$50.00), dans un concours canadien par correspondance; premier prix (coupe de \$50.00), dans un concours international du même genre que le précédent; deuxième prix (médaille d'argent), dans le concours de l'Association Canadienne des Echecs, tenu à Québec, en 1881.

En 1886, M. Henderson inaugura, dans la Montreal Gazette, la colonne d'échecs qu'il rédige encore avec tant d'habileté. Il composa aussi quelques pièces de forts jolis vers à la louange du jeu royal, comme il l'appelle.

Il est dignitaire de l'Association Canadienne des Echecs depuis sa fon-

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

DERNIERE

GRANDE VENTE

A

L'OCCASION

de notre

Déménagement

Tout le stock entier sera vendu

avec

REDUCTIONS DE

10 A 75 P. C.

Voyez à ce que l'on vous donne votre escompte sur toutes marchandises achetées durant cette

GRANDE VENTE

JOHN MURPHY & CIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Vol. 2103

Federal Vol. 59

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

UNE BOITE

LE GRAND

TAKE

THE BEST

Remède contre la toux.

25c, 50c, \$1.

Guérit les Bronchites, la Toux, le

Crachement de sang, les Maux de gorge. Vendu par

les Pharmaciens



